



PETITE BIBLIOTHÈQUE  
*de psychanalyse*

Sous la direction de  
Jacques André  
Catherine Chabert  
et Françoise Coblence

# La Grande Histoire et la petite



puf



La Grande Histoire et la petite

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHANALYSE

*Collection dirigée par Jacques André*  
*Secrétaire de rédaction : Isée Bernateau*

SOUS LA DIRECTION DE JACQUES ANDRÉ,  
CATHERINE CHABERT ET FRANÇOISE COBLENCE

Jacques André  
Maurice Borgel  
Catherine Chabert  
Françoise Coblence  
Kalyane Fejtö  
Alejandro Rojas-Urrego  
Dinah Rosenberg  
Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky

# La Grande Histoire et la petite



ISBN 978-2-13-085067-0

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 2023, janvier

© Presses universitaires de France / Humensis  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

# Sommaire

Introduction. Guernica .....	13
La petite boîte, <i>Maurice Borgel</i> .....	17
La folie de l'histoire, <i>Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky</i>	39
À fleur de peau , <i>Alejandro Rojas-Urrego</i> .....	67
Le bouchon et la guillotine, <i>Kalyane Fejtö</i> .....	97
Langue orpheline, langue exilée, <i>Dinah Rosenberg</i> ...	115
La vie après..., <i>Françoise Coblençe</i> .....	145
Le dernier livre, <i>Catherine Chabert</i> .....	151





*À Françoise Coblence*

Une journée de réflexion collective organisée par le GRPC<sup>1</sup> en septembre 2021 a précédé l'élaboration du présent ouvrage. Partie prenante de ce projet, Françoise Coblence devait notamment y discuter le texte de Maurice Borgel. La vie, la mort en ont décidé autrement.

Françoise avait pour ce thème, « Grande et petite histoire », un intérêt de toujours, d'abord personnel, inséparable pour elle de la figure paternelle. Ensuite, psychanalytique. Je garde le souvenir de nos échanges cliniques, comment ne pas se sentir *petit* quand la *grande* histoire jette son ombre sur la cure... Sa patiente, fille de déportés qui avaient survécu à l'horreur des camps d'extermination, en revenait souvent à cette histoire lourde de silences, autant que de bruits et de fureurs. À travers les mots de cette analysante deux « Auschwitz » alternaient, tour à tour distingués (mais par la seule oreille de l'analyste) et confondus. Pour le premier, celui de la « grande » histoire, ce sont

1. Groupe de Recherches en psychopathologie clinique, dont les membres ont la spécificité d'être psychanalyste et universitaire.

peut-être les mots de Serge Moscovici dans sa *Chronique des années égarées*<sup>1</sup>, qui parlent ici au plus juste. Il évoque ce moment où il a brutalement saisi ce que « solution finale » veut dire. C'était juste au lendemain de la guerre. Une femme, jusque-là silencieuse sur la vie du camp où elle a été déportée, soudain explose et en « langage exalté » revit la scène : « Ces milliers de jeunes femmes qui n'avaient pas connu l'amour, ou à peine, nues, affolées, la cavalcade sur la place, les officiers braquant leurs armes. Tous ces corps d'amour envolés en fumée, dont il ne restait que l'odeur de chair brûlée. » Moscovici entend : « Ce fut donc au-delà de la barbarie. » Le barbare pille, viole, engrosse, assassine... et jouit de sa victoire. Mais les nazis avaient « une idée à la place du désir, ils ont détruit sans désir une masse vivante de désirs ». Un meurtre froid et asexué, tout juste un plaisir cinéaire. Quand l'emporte ainsi cette « pure culture de la pulsion de mort », que reste-t-il encore à analyser, à délier...

L'autre « Auschwitz » est une autre histoire. Une histoire reçue en héritage, faite de récits et non d'expérience. Le récit familial tenait en quelques bribes, mais il n'en appelait que davantage à imaginer ce qu'il réduisait au silence. Inévitablement cette construction de l'indicible passé intriquait la « petite » histoire singulière, l'histoire œdipienne et ses enjeux inconscients, toutes choses qui ne trouvent aucun *lieu d'être* dans l'autre « Auschwitz ». Les conflits de l'amour et de la haine se laissaient clairement entendre. *Clairement...* à l'oreille de l'analyste, parce que la patiente elle-même était psychiquement à mille lieux de pouvoir s'emparer de ce qui la hantait.

Françoise en était là lors de notre discussion : comment faire entendre, comment interpréter un « Auschwitz »

1. Stock, 1997.

## *La grande histoire et la petite*

devenu symbolisation de la scène primitive ? Au-delà de la distance qui séparait l'analysante d'elle-même, c'est le sentiment profanatoire qui paralysait la parole analytique. Comment proférer une telle obscénité ?



« Peut-on “vivre” à Auschwitz ? » Cette question, Françoise Coblenz la pose dans un texte intitulé « La vie après... », publié une première fois dans le volume *Survivre*<sup>1</sup> de la Petite Bibliothèque. Son objet est cependant déplacé par rapport à cette première question, il concerne *l'après...* Finie la guerre, finis les camps, « c'est quoi la vie psychique après la survie ? » Que veut dire « revivre » ?

Rééditer ces quelques très belles pages n'a d'autre but que de garder le passé en vie.

*Jacques André*

1. J. André et F. Coblenz (dir.), *Survivre*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2019.



# Introduction

## Guernica

JACQUES ANDRÉ

Le 26 avril 1937, 44 avions de l'Allemagne nazie et 13 avions de l'Italie fasciste bombardent la ville basque de Guernica. Il n'est pas un livre consacré à ce moment de terreur que Pablo n'ait lu et relu. Rares sont les séances où ne surgisse au moins une association historique. Guernica est *son* histoire. D'abord celle de ses grands-parents... Sa grand-mère maternelle, morte dans sa maison détruite et incendiée, son grand-père, combattant de l'Euzko Gudarostea, l'armée basque, tué deux ans plus tard par les phalangistes. Sa mère... elle avait alors trois ans, réfugiée chez des amis hors de la ville elle échappa au massacre.

Pourquoi Guernica ? Frapper une ville-symbole de l'autonomie basque ? Soumettre par la terreur les populations civiles ? Anéantir les forces républicaines présentes sur les lieux ? Pablo refait régulièrement l'histoire sans que jamais le *sens* ne vienne à bout du *non-sens*. 2 h 30 de bombardement, un « tapis de bombes » explosives et incendiaires. Le plus terrible pour Pablo est la réponse utilitariste au pourquoi, une réponse inséparable de la disproportion des moyens de destruction mis en œuvre : pour tester le nouveau matériel de guerre, bombardiers et bombes, dans la perspective de la guerre à venir, Guernica en attendant

Londres. Une réponse plus nazie que franquiste, juste détruire pour voir... Le premier auteur du crime est-il von Richthofen, le commandant de la légion Condor, ou le Caudillo ? Aucune réponse ne vient à bout de la question.

Pablo est un petit-fils de la *grande* histoire. Il lui doit une certaine mélancolie, l'ombre de la mère orpheline est tombée sur le moi, sans l'emporter cependant. Notamment parce que la gratification narcissique de participer à la fresque historique, alimentée par le récit familial entre « résistance » et « république », nourrit une discrète fierté. Loin de s'abandonner au malheur du passé, Pablo a fait de celui-ci le champ privilégié de son intérêt culturel. Historique, donc, mais plus profondément artistique. Entre Guernica et Pablo (mais c'est aussi vrai pour « nous »), il y a Picasso et son tableau. Le bombardement a lieu le 26 avril, le tableau peint en un mois est achevé le 4 juin. Un rien de temps sépare destruction et création, la mort et la vie.

Picasso a beau écarter la couleur et peindre en noir et blanc, choisir un matériau pictural qui évite toute brillance, la mort qu'il illustre est pleine de vie et de fureur. L'art est une *transformation*, le mot « illustration » convient mal. « Guernica » n'est plus la même avant et après le tableau. C'est en tout cas absolument vrai pour Pablo qui ne compte plus les fois où il s'est rendu au musée Reina Sofia. Sans doute serait-il capable de reproduire chaque détail, ce à quoi il s'essaye de temps en temps, plus à partir des 45 études préliminaires que de l'œuvre achevée.

*Guernica* est peint par le « taureau » Picasso. Le taureau sur la toile vaut signature. Celle de la démesure, de la rencontre violente du sexuel et du meurtre, plus que de la destructivité nue. Ce sont les femmes, toutes en cri, que Pablo reproduit le plus souvent. Cri de douleur, ou cri de jouissance ? L'un est l'autre, et les mots de Pablo entremêlent la mise à mort et les gestes d'Éros. Sa « Guernica »

## Introduction

est une scène primitive pleine d'effractions et de sadisme. La « petite » histoire a repeint la « grande », elle en a déplacé la scène sur une « autre scène », facilitant par là même le travail analytique de l'interprétation. Le *medium* Picasso s'offre à l'analyse, quand la destruction du sens qui caractérise Guernica-sous-la-guerre laisse l'analyste sans voix.



Sans doute y a-t-il autant de façons d'intriquer *Grande* et *petite* histoires qu'il y a de vies singulières. D'abord parce que les « grandes » histoires ne véhiculent pas les mêmes sens et non-sens. Pour s'en tenir à celles que ce livre évoque : l'assassinat d'un père par la Milice, l'exil d'un réfugié Rohingya fuyant le massacre, la vie analytique sur fond de terreur en Colombie, la vie sauvée loin de la dictature de Poutine... Combien de patients russes, allongés aujourd'hui sur le divan d'un psychanalyste à Moscou, peuvent-ils se permettre de prononcer le mot « guerre » ?

L'intrication des deux histoires est l'objet de cet ouvrage, en même temps qu'une interrogation sur l'ouvrage de la psychanalyse quand elle se trouve ainsi confrontée à la rencontre violente de la réalité du monde et de la réalité psychique. Entre le trauma resté enkysté, intraitable, et celui que la psyché a transformé, le défi adressé à l'analyse n'est pas le même. S'y ajoute une complexité particulière : la réalité du monde, actuelle ou historique, est collective. Aucune chance pour que l'analysant et l'analyste en partagent exactement la même expérience, le point de vue est toujours singulier. Reste cependant la communauté de référence, risque-t-elle de ne pas être un matériel analysable comme un autre et faire résistance, ou, à l'inverse, devenir un vecteur privilégié de la déliaison, celle des deux

*L'intraitable*

sous la dir. de Jacques André et Patrick Guyomard

*Les mères incertaines*

sous la dir. de Catherine Chabert et Françoise Coblence

*Lectures de Freud* Jacques André

*Survivre*

sous la dir. de Jacques André et Françoise Coblence

*Éros messager*

François Gantheret *et al.*

*Personnages en quête de psychanalyse*

Michel Gribinski et Thomas Lepoutre

*Le sexe dans la bouche*

Jean-Claude Lavie

*Folies paternelles*

sous la dir. de Jacques André et Catherine Chabert

*Au bout du rouleau*

Gérard Szwec

*Les mères adoptives*

Georgeta Le Ray Mitrea

*La technique analytique*

Michel Gribinski et Josef Ludin

*La vie dans la jungle*

Élise Pestre



Cet ouvrage a été composé par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)